

LA  
DESTRUCTION DE SMYRNE  
ET LES  
DERNIÈRES ATROCITÉS TURQUES  
EN ASIE MINEURE

(SEPTEMBRE - NOVEMBRE 1922)

CONFÉRENCE DONNÉE PAR  
M<sup>r</sup> A. ANDRÉADÈS

Professeur à l'Université sous les auspices des Ligues Gréco-Etrangères d'Athènes

(Supplément au Bulletin N<sup>o</sup> 6 de la Ligue Hellénique  
pour la Société des Nations)



ATHÈNES  
IMPRIMERIE P. D. SAKELLARIOS  
1923



**SISMANOGILIO**  
**MEGAFONO**

**LA**  
**DESTRUCTION DE SMYRNE**  
**ET LES**  
**DERNIÈRES ATROCITÉS TURQUES**  
**EN ASIE MINEURE**

(SEPTEMBRE - NOVEMBRE 1922)

CONFÉRENCE DONNÉE PAR  
**M<sup>r</sup> A. ANDRÉADÈS**

Professeur à l'Université sous les auspices des Ligues Gréco-Etrangères d'Athènes

(Supplément au Bulletin N° 6 de la Ligue Hellénique  
pour la Société des Nations)



**ATHÈNES**  
**IMPRIMERIE P. D. SAKELLARIOS**  
**1923**



## LES ATROCITÉS D'ASIE MINEURE

# LA CONFÉRENCE DE M. ANDRÉADÈS

«C'est devant une salle archi-comble et un auditoire des plus choisis qu'a eu lieu, hier après-midi, au Syllogue «Parnasse» la conférence de M. le profes. A. Andréadès sur «*Les atrocités turques en Asie Mineure*».

S. M. le Roi avait tenu à honorer de sa présence cette conférence, à laquelle assistaient également le Président du conseil colonel Gonatas, et plusieurs autres membres du gouvernement.

Aux premiers rangs de l'assistance on remarquait de nombreux membres du corps diplomatique, notamment M. de Marcilly, ministre de France, M. le baron Guillaume, ministre de Belgique, M. Djuvara, ministre de Roumanie, M. Bentinck, chargé d'affaires de Grande-Bretagne».

«*Progrès*» du 24 décembre 1922  
6 janvier 1923

M. Athanassakis a ouvert la séance dans ces termes: «C'est au privilège de l'âge que je dois l'honneur de prendre la parole au nom des Ligues qui ont eu l'initiative de la présente conférence pour vous expliquer en deux mots le but de la conférence et introduire le conférencier.

Les terribles événements, qui se sont déroulés en Asie Mineure, ont été si insuffisamment et si inexactement connus, surtout par le public étranger, qu'il est arrivé, même à des personnes sérieuses, d'avoir une conception tout-à-fait erronée du terrible drame, qui s'est déroulé aux portes de l'Europe.

Ce fait a attiré l'attention des Ligues existant dans le pays, lesquelles ont cru de leur devoir d'éclairer plus exactement, tout au moins les étrangers résidant à Athènes, en faisant connaître les tragiques événements tels qu'ils se sont passés depuis le commencement de septembre et qui, hélas! n'ont pas encore pris fin.

Pour arriver à ce but, les Ligues ont pensé, que le meilleur moyen serait de s'enquérir et se documenter auprès du Comité nommé par le Gouvernement Hellénique sous la présidence de M<sup>r</sup> le professeur Andréadès et composé de Monseigneur le métropolitte d'Ephèse, de M<sup>r</sup> Miran Sevasli, le distingué juriste arménien, de M<sup>r</sup> Vlasto, président du Tribunal hellénique à Smyrne, et de M<sup>r</sup> Periclès Skeferi comme secrétaire général.

Ce comité a procédé à une enquête absolument impartiale et scrupuleusement consciencieuse, avec le seul désir d'établir d'une façon irréfragable la vérité.

Il a notamment entendu, des témoins oculaires, des témoins, qui ont vécu ces terribles journées à Smyrne et en Asie Mineure, et dont plusieurs portent encore les traces des excès commis.

L'exacte connaissance de ces faits intéresse éminemment toute l'humanité chrétienne, non seulement à cause des nombreux secours, que l'Amérique, le Japon et l'Europe chrétienne ont apportés à la malheureuse population de l'Asie Mineure pour soulager sa misère, mais aussi et surtout quant aux mesures à prendre, pour que des méfaits pareils ne soient plus renouvelés dans un siècle qui prétend à une haute civilisation et à des idéaux humanitaires.

Mais comme des rapports et des documents sont longs à lire, les Ligues ont pensé pouvoir présenter au public un tableau plus vivant, en faisant appel, pour une conférence, à l'amabilité et au talent de M<sup>r</sup> le professeur Andréadès, qui est en même temps le président du Comité d'Enquête.

M<sup>r</sup> Andréadès est beaucoup trop connu du public Athénien, pour que j'aie besoin de vous le présenter.

Je me borne à vous dire qu'il a accepté avec empressement et je lui cède la parole.

Le professeur Andréadès prenant la parole s'exprime ainsi qu'il suit :

« Je reporte l'honneur que me font ce soir les ligues Gréco-étrangères d'Athènes sur mes précieux collaborateurs, sur M. Miran Sévasli, qui possède à un si haut degré le patriotisme, la culture et l'intelligence qu'on a de tout temps admirés chez les Arméniens, sur le grand et savant prélat qu'est le métropolitite d'Ephèse, sur l'éminent magistrat et le distingué diplomate que sont le président Vlastos et M. Skéferis. Sans leur compétence et leur zèle l'enquête délicate et difficile que nous a confiée le Gouvernement Hellénique n'aurait pas abouti à un dossier aussi complet de la tragédie micrasiatique.

J'aurais préféré que la tâche qui m'incombe eût été assumée par un autre. Il faudrait un talent que je ne possède pas pour résumer en une heure plus de 200 témoignages importants et dont chacun presque concerne un événement différent. Je sais aussi combien ce que vais dire sur les atrocités turques aurait gagné à passer par la bouche d'un neutre. Pour la première fois de ma vie je regrette presque d'être grec. Cependant je monte à cette tribune sans appréhensions. Le tableau que je vais vous donner pourra être l'œuvre d'un artiste malhabile, mais tous ses traits sont confirmés par des dépositions de témoins qui ne sont ni grecs ni turcs. Pour des raisons faciles à comprendre les noms de certains d'entre-eux, qui ont des parents ou des intérêts en Turquie, ne pourront pas être jetés au grand public. Mais ils sont à la disposition de la Croix-Rouge et de la Société des Nations. Et je puis affirmer ici que nos témoins sont tous des personnes sérieuses et qui ont été examinées avec l'unique souci de trouver la vérité. La Commission d'enquête, dont je ne suis, je le répète, qu'un des rouages, a conscience d'avoir fait une œuvre, probablement défectueuse, mais qui peut hautement revendiquer le titre d'une œuvre de bonne foi.

Ceci dit voici d'abord comment près de cent témoins se complétant les uns les autres et confirmant mutuellement leurs témoignages nous ont décrit les événements de Smyrne pendant la semaine tragique qui va du samedi 9 au samedi 16 septembre.

## I.

Au cours des premiers jours de septembre, l'armée grecque avait évacué Smyrne. Tous nos témoins étrangers s'accordent pour constater que ces soldats tant calomniés et qui d'ailleurs étaient en pleine débandade, ont traversé la ville la plus riche d'Asie Mineure sans se livrer au moindre excès, pas plus dans les quartiers chrétiens, que dans les quartiers turcs et israélites, où les bazars et magasins restèrent ouverts. Ceci prouve bien que si dans la retraite, d'autres villes ou villages furent le théâtre de scènes plus que regrettables, c'est que les populations musulmanes, à qui l'administration grecque avait laissé leurs armes, avaient attaqué l'armée en retraite.

Le samedi l'armée turque entra. Dès le début on marque l'exécution d'un double plan soigneusement préparé. Détruire d'une part tout ce qui dans Smyrne est chrétien, de l'autre mettre en scène la destruction de telle façon, qu'on puisse, avec quelque vraisemblance aux yeux des étrangers, affirmer que les Turcs n'y sont pour rien et qu'ils ont même fait leur possible pour la prévenir.

Tandis qu'en effet l'infanterie et les tchètes, ces bachibouzouks modernes, se préparent à cerner les quartiers de l'intérieur grecs ou arméniens, où bientôt des forfaits sans nom vont être commis, la cavalerie défile sur le quai et dans le quartier franc en plein ordre, affirmant aux habitants qu'ils n'ont rien à craindre et ne réprimant même pas l'unique attaque dont elle est l'objet. Cette attitude magnanime est aussitôt télégraphiée aux quatre coins de l'univers et elle n'a cessé d'être citée depuis. Peu après

on nomme commandant de la place de Smyrne un officier dont on vante la modération et celui-ci s'empresse de faire venir le métropolite et les chefs des autres communautés et les invite à publier une proclamation assurant leurs ouailles qu'elles n'ont rien à craindre. De fait, sauf dans les quartiers éloignés du quai et partant des navires étrangers, on ne signale pas de graves désordres. Vers le soir Noureddin pacha entre dans la ville et assume la charge du gouverneur. Cette nomination était tout un programme. Noureddin pacha est l'officier, qui en février 1918 avait signé les fameuses circulaires confidentielles visant à l'extermination des chrétiens d'Aïdin et de Nazli. Ces pièces, saisies depuis par les autorités alliées, ont été communiquées à la conférence de la paix. Cela n'a pas empêché Aïdin et Nazli d'être détruits l'été 1919 et Noureddin pacha de continuer sa politique d'extermination de 1919 à 1922 dans le Pont et ailleurs.

Un des premiers actes du nouveau gouverneur fut d'inviter le métropolite et certains démogérontes grecs à aller lui rendre visite. La comédie est finie, la tragédie commence.

## II.

Le supplice de Monseigneur Chrysostome et la magnifique résignation dont ce prélat fit preuve, ont été exposés à la Chambre française par Mr. le pasteur Soulié. Je renvoie pour les détails au Journal officiel français, car le temps m'est mesuré. Il faut cependant retenir deux points. Le métropolite est entraîné au fond du quartier turc loin des yeux européens, à ce qu'on espérait, c'est là qu'il est bafoué, insulté, finalement massacré. Noureddin, nouveau Ponce Pilate, ne donne pas à ses soldats l'ordre de tuer; il livre le prélat à la populace, disant à la foule déchainée: *Faites-en ce que vous en voudrez, traitez-le selon ses actes*.

C'était ajouter la calomnie au crime car ces paroles impliquaient que Chrysostome s'était fait le persécuteur des musulmans. Or, comme l'a fait ressortir le publiciste italien Traglia, et comme tout Smyrne le sait bien, le métropolitain martyr loin de persécuter les turcs s'était fait leur défenseur systématique. Au moment de l'arrivée de l'armée grecque les turcs avaient ouvert les prisons et avaient organisé le guet-apens dans lequel tomba le bataillon d'evzones. De lourds soupçons pesèrent sur le mufti; Chrysostome engageant sa responsabilité le sauva; il sauva mille autres et de 1919 à 1922 se fit constamment le porte-voix des musulmans et de leur clergé. Pareillement quand, en juin, les turcs occupant provisoirement Aïdin brûlèrent les quartiers grecs, massacrèrent deux mille habitants et prirent la fuite, ce fut l'évêque d'Ephèse ici présent, qui prévint de trop naturelles représailles. Ce même prélat, dont je m'excuse d'éprouver la modestie, organisa les services de secours aux musulmans indigents de son diocèse, qu'il nourrit et habilla, et poussa même l'obéissance aux préceptes évangéliques jusqu'à héberger dans sa maison de Cordélio la famille de Hamdi bey, l'organisateur des massacres de Nazli et de Denizli: Ces bienfaits ne l'empêchèrent pas d'être arrêté et il ne doit la vie qu'à un miracle. Pareillement le vicaire archiepiscopal de Smyrne, qui hospitalisait, lui, la famille du colonel Tefik bey, le trop fameux membre des cours martiales, dut couper sa barbe et se déguiser pour échapper à la mort.

Quoi qu'il ait voulu donc insinuer Noureddin pacha, le seul crime de Monseigneur Chrysostome fut d'être évêque chrétien. Mais c'était là aux yeux Kémalistes un crime plus que suffisant pour mériter la mort. Dès avant 1922 la plupart des hauts prélats des districts occupés par les Kémalistes, tels les évêques Procopios, d'Ikonion, Mélélios de Patara, Cyrille et Léontios, évêques successifs de Ro-

doupolis, Gervassius de Sébastée, Euthyme de Zélon, les vicaires de Nazli, Dénizli et Mylassa, avaient disparu, tandis que la plus grande partie du clergé séculier de Pisidie, de Bithynie, du Pont, de Cappadoce, de Chaldée avait été exterminée. Le même système fut impitoyablement appliqué cet automne à l'Ionie et l'Eolie. N'ont échappé à la mort que les évêques qui ont pu partir à temps. Les métropolitains de Cydonie, Grégoire et Ambroise, évêques de Moschonissia, sont allés rejoindre Chrysostome au séjour des justes. Quant au sort du clergé séculier on le jugera par les chiffres suivants : la seule province de Smyrne comptait 459 prêtres ; 112 ont pu partir, des 347 autres on ne sait rien. Peut-être quelques-uns survivent-ils ; mais il est hélas plus que certain que la majorité a péri massacrée par la populace ou exécutée sous différents prétextes par les tribunaux militaires. Leur mort a été précédée d'humiliations insensées ; ainsi les assimilant à des ânes on ferrait leurs pieds et chargeait leur dos d'un bât ; parfois ils étaient soumis au plus terrible outrage qui se puisse concevoir pour un prêtre. Rarement la mort allait sans supplice. Notre commission tient des noms et des détails à la disposition de ceux qui en désirent.

Le clergé arménien a été traité plus mal encore, si possible, que le clergé grec. Je recommande à mes auditeurs de s'adresser pour des détails à Mgneur Tourian évêque de Smyrne, qui lui aussi fut sauvé par miracle, au révérend Agop, qui n'a échappé à la mort qu'en se faisant passer pour Italien, et à tant d'autres ecclésiastiques arméniens auxquels la Grèce a été heureuse d'offrir une modeste mais fraternelle hospitalité.

Les établissements du culte ne furent pas plus épargnés. Toutes les églises orthodoxes sans exception ont été brûlées, pillées ou confisquées. Souvent dans leur rage antichrétienne les Turcs se complaisaient à faire de nos sanctuaires la scène de bacchanales atroces. Quand Georges

Iatridès curé de Mersinli, faubourg de Smyrne, arrêté, fut ramené dans son église pour indiquer la cachette supposée des vases sacrés, il vit sur l'autel et devant l'Ikonostase les cadavres de deux jeunes filles égorgées, après avoir été violées. Les gardiens lui dirent en riant : « Que font ton Christ et ta Panaghia que tu invoquais en route, comment n'ont-ils pas porté secours à ces jeunes filles que nous avons (ici un mot qui ne s'écrit pas) devant eux ».

Je répète les propres paroles de Papa Georges Iatridès; il est parvenu à Athènes sous un déguisement et souffre encore d'une inflammation des jambes et des cuisses, résultat du supplice des fers à chevaux dans lesquels on a enserré ses pieds pendant douze jours.

C'est bien d'ailleurs au Christ et non à l'Hellade que les turcs font la guerre. Ceux qui veulent savoir tout ce qu'ont souffert les établissements catholiques dans toutes les régions occupées par les Kémalistes, n'ont qu'à lire les publications périodiques des missions paraissant à Paris. Hier encore le couvent de Brousse, coupable d'abriter des réfugiés chrétiens, fut pris d'assaut, tandis que les Soeurs étaient cruellement outragées; deux d'entre-elles ont dû même, paraît-il, être transportées à l'hôpital de Constantinople. Le protestantisme ne fut pas mieux traité que l'orthodoxie et le catholicisme. Aux portes de Smyrne les magnifiques églises anglaises de Boudja et Bournabat furent pillées de fond en comble et sont encore affectées aux services de l'armée turque, tandis que le cimetière britannique était dévasté et profané.

Les turcs ne se souviennent des différences confessionnelles des chrétiens que quand il s'agit pour eux de les exploiter.

## III.

Revenons au martyr de Smyrne, nous étions restés à samedi soir. Les quatre-vingt-seize heures qui vont de l'arrivée des turcs à l'incendie ont été oubliées dans les horreurs qui ont suivi. En réalité elles ont été parmi les plus sombres qu'ait enregistrées le martyrologe micrasiatique. Dans les quartiers aisés, les quartiers gréco-européens, les quartiers francs, comme on dit là-bas, on se borna à des pillages. Comme le reste, ceux-ci, avaient été systématiquement préparés. Désireuse de prouver son libéralisme, impuissante à réprimer certaines complicités levantino-européennes, l'administration grecque permit en fait aux Kémalistes de tout organiser par avance. C'est ainsi que dès la nuit du samedi toutes les boutiques de nationalité ou de sympathies musulmanes purent être marquées des mots «Sahili Islandar» (établissement islamique). C'était clairement indiquer le sort qui attendait les autres.

Mais le pillage des quartiers francs ne fut que jeu d'enfant à côté de ce qui se passa ailleurs. J'ai déjà marqué que dès samedi matin les quartiers arméniens et les quartiers grecs populaires avaient été cernés. Bientôt les massacres commencèrent

Selon une lugubre tradition c'est par les Arméniens qu'on débuta. Notre commission a recueilli sur les persécutions des Arméniens un dossier spécial. Tous les témoignages arméniens sont confirmés par des témoins européens et américains et ceux-ci à leur tour se résument en ces quelques lignes qu'un américain éminent, que je remercie de son concours, nous écrit de Salonique. Voici ses propres paroles: «Du samedi 9 au mercredi 13, jour de l'incendie, je fus obligé de faire continuellement le trajet entre l'École américaine (il s'agit du Collegiste Institute) qui se trouvait dans le quartier arménien, et le Con-

sulat américain qui se trouvait sur le quai. Pendant ces quatre jours pas une maison arménienne ne fut épargnée. On forçait d'abord l'entrée à coups de feu, puis les habitants étaient massacrés et l'immeuble pillé. On commença par les maisons les plus riches, ce qui montre que les soldats étaient guidés par des gens connaissant la ville. Les rues étaient encombrées de pillards et de voitures dans lesquelles on entassait les objets pillés. Les officiers participaient au pillage; j'en ai vu qui revenaient chargés d'étoffes de soie et d'autres objets de prix. Il est difficile d'estimer exactement le nombre de morts, car, outre les cadavres qui encombraient les rues, il était impossible de passer devant une maison dévastée sans voir des cadavres à travers les portes laissées grandes ouvertes. Les corps gisant dans la rue montraient que la mort était donnée de façon particulièrement cruelle, souvent on voyait des os brisés et des crânes écrasés dont s'échappaient les cervelles.

Ce qui se passa dans les quartiers arméniens, se reproduisit dans les quartiers populaires grecs de Saint-Constantin, Saint-Boucole, Sainte-Paraskevi, Mortakia etc. Nous avons sur ce qui s'y est déroulé des témoignages aussi détaillés que concordants. C'est par centaines que dans chacun desdits quartiers on compte les morts. C'est par milliers que se chiffrent les pillages, les horreurs de toute espèce.

Là aussi, la mort était donnée de façon particulièrement cruelle. Elle était souvent accompagnée de mutilations qu'on a autant de peine à concevoir qu'à décrire. Bien entendu, les viols sont constants et les scènes que nous avons vu se dérouler à l'Église de Mersinli se reproduisent aussi dans le sanctuaire même de l'Église Saint-Constantin, sur une plus large échelle: 15 jeunes filles au lieu de deux.

Dès samedi aussi les riches bourgades environnant Smyrne, subissaient le même sort que les quartiers populaires. Koukloudja était incendié de fond en comble; il

brûlait pendant quatre jours. A Bournabat et Boudja, qui jouent dans la vie Smyrniote, le même rôle que Kéfissia et le Phalère ici, et qui servent de résidence permanente à beaucoup d'étrangers, notamment les riches anglais, soldats et tchètes se mettent à leur sinistre besogne. Les massacres commencent par les prêtres, sur le supplice desquels nous avons des renseignements tragiques. Puis on passe au reste de la population. Dans l'ivresse du carnage on n'épargne pas les étrangers. Presque toutes les villas sont pillées, y compris celle du vice-consul de France Mr. Bigot, à la porte de laquelle, suprême ironie, on met un planton d'honneur. Le pillage est d'ailleurs méthodique. Ainsi les superbes collections des résidents anglais, y compris une célèbre collection de plats de Rhodes, sont l'objet de soins spéciaux, de la part des officiers; ceux-ci tenaient sans doute à montrer que, comme nous le dit tous les jours Mr. Claude Farrère, le Turc a le souci de la conservation des choses artistiques. Mais comme il a aussi la tradition du massacre, il tue à côté de centaines de Grecs, à Boudja deux hollandais Mr. et Mme Oscar de Jongh et à Bournabat le colonel anglais Murphy et le français Pierre Millo. Un père franciscain, témoin oculaire, aujourd'hui à Marseille, écrit dans sa déposition «les malheureux ont été tués de façon atroce, j'ai vu leurs blessures». Il résulte de la déposition de Chariclée Gaspari, femme de chambre du colonel Murphy, que nous avons retrouvée à Athènes, que le mot atroce n'était pas de trop. Le brave officier britannique, âgé de quatre-vingts ans, fut grièvement blessé à la tête et à la poitrine alors qu'il essayait de sauver des jeunes filles qui avaient cherché refuge dans sa maison. Tandis qu'il gisait inanimé, les agresseurs, à la tête desquels était un officier, dépouillèrent la respectable Mme Murphy de ses vêtements et la forcèrent à se mettre au piano; le spectacle les avait mis en hu-

meur de danser. Mme Gaspari cite un grand nombre de personnes anglaises ou grecques qui peuvent confirmer ses dires. Le colonel Murphy est mort le lendemain à la clinique Willianson, dont la directrice réfugiée à Chypre a fait elle - aussi des déclarations sur ces événements.

#### IV

Mais tout ceci encore n'est rien à côté de l'incendie et de ses suites.

Je juge inutile de reprendre la discussion sur les responsabilités de l'incendie. Les agences turques ont accusé officiellement les Grecs, puis les Arméniens. Et Mr. Franklin-Bouillon a cru devoir répéter ces accusations encore le 23 octobre. Je ne crois pas que lui-même les répèterait aujourd'hui. Des déclarations officielles ont été faites à la Chambre des Communes. Au surplus, à qui douterait encore nous conseillons de jeter un coup d'œil sur notre dossier. Il y verrait le témoignage de Miss Mills, saluons cette femme qui a eu le courage de dire la première la vérité, confirmé par des dizaines de témoins américains, anglais, français, italiens, tchéco-slovaques et par trois hommes servant comme sous-officiers dans le corps international des pompiers. Je tiens ces témoignages, qui forment le plus écrasant des réquisitoires, à votre disposition. Tous affirment, de la façon la plus circonstanciée, avoir vu des soldats turcs porter des bidons de benzine et des chiffons enduits d'essence dans des maisons, qui bientôt prenaient feu, et avoir vu des officiers tures jeter des bombes à profusion. Ce dernier fait n'avait pas échappé aux quelques journalistes étrangers qui le 13 septembre s'étaient aventurés sur le théâtre du feu. Mais on leurs avait expliqué que ces bombes étaient jetées pour créer le vide et ils avaient reproduit cette explication. Or, comme nous ont expliqué les pompiers, en admettant que

les Turcs eussent d'abord cru ce qu'ils affirmaient, ils s'étaient rendu compte dès le premier emploi des bombes, qui, précisons, eut lieu près de Saint-Dimitri, que ces engins étaient insuffisamment puissants à renverser les murs et à créer le vide, mais très propres au contraire à créer de nouveaux foyers d'incendie. Pourtant à la suite des premières expériences l'emploi des bombes fut généralisé. Non contente d'ailleurs de mettre le feu, l'armée turque s'est tournée contre ceux qui voulaient l'éteindre. A l'american Collegial Institute, la défense contre le feu, organisée par des étoffes mouillées sur les ouvertures en bois, l'arrosage des murs etc., dut être interrompue, parce que les soldats tiraient sur le personnel, et le collège, abritant douze-cents personnes, brûla à son tour. Les pompiers furent, eux-aussi, systématiquement maltraités; l'un d'eux, faillit être tué parce qu'il pénétrait dans une maison où les Turcs mettaient le feu; un soldat jetait de l'essence dans un piano (toujours le goût des arts); cent autres détails édifiants nous ont été fournis. Mais même à défaut de témoins, mille indices montrent où est la vérité. Fait capital, le quartier turc reste complètement intact. Le mardi, jour où le vent n'est pas favorable, on ne voit aucun incendie, le mercredi les foyers se multiplient et paralysent l'action des pompiers. Le feu n'a pu être non plus le résultat du hasard. Grâce à la brigade internationale des pompiers organisée par les compagnies d'assurances, grâce à 150 bouches d'eau spéciales qu'on a eu soin de créer dans tous les quartiers de la ville, grâce au fait que les maisons en bois sont peu nombreuses, de mémoire d'hommes jamais incendie n'a consumé à Smyrne plus de trois édifices.

A côté des preuves et des indices il y a les aveux turcs directs ou indirects. Quatre témoins de nationalités différentes, reçoivent de personnalités turques, dont le fils du nouveau maire, avis instant de partir, car la ville

allait être incendiée. Les noms des témoins et des informateurs sont au dossier. Autre preuve significative: le libéralisme de Mr. Sterghiadès avait permis le fonctionnement à Smyrne, d'une feuille turque le «Sendaï Hak» presque ouvertement Kémaliste. Les bureaux de ce journal et son imprimerie se trouvaient dans le quartier franc. A la veille de l'incendie ils sont transportés au fond du quartier turc. Plus fort encore, monseigneur Tourian a déposé que quelques heures avant l'incendie un crieur public, parcourant le quartier arménien, invitait les habitants turcs à le quitter.

## V.

Désespérant de trouver d'autres arguments en faveur des Turcs, leurs avocats en Occident se sont rabattus sur celui-ci: Pourquoi les turcs auraient-ils brûlé Smyrne qu'ils venaient de reconquérir? Mais d'abord, comme a répondu le pasteur Soulié, parce qu'ils ont brûlé bien d'autres villes qu'ils ne couraient aucun danger de perdre. Ensuite, ajouterai-je, parce que spécialement pour Smyrne c'était la façon plus rapide de déraciner et d'exterminer les Grecs et les Arméniens qui formaient le fond de sa population.

A l'appui de ses dires, Mr. Soulié a cité le fait que le gouvernement national n'avait pas plutôt fixé son siège à Angora qu'il incendiait les quartiers chrétiens de la nouvelle capitale. Il aurait pu multiplier les exemples. Le métropolitain d'Ephèse a dressé la liste des villes, bourgades et villages chrétiens brûlés de 1919 à 1922. Elle s'étend sur cinq grandes pages dactylographiées et elle n'est pas complète. Elle est, bien entendu, à votre disposition. Il s'agit d'incendies antérieurs à celui de Smyrne et il y en a eu d'autres depuis.

Pour ce qui est du second but de l'incendie, il faut se rappeler que les troupes cernant les issues de la ville con-

traignirent tous les sinistrés à se réfugier vers la mer; comme la cavalerie barraît aussi bien la partie Est que la partie Ouest des quais, l'étendue sur laquelle ces malheureux étaient amenés à se concentrer ne dépassait pas deux kilomètres. Que ceux qui ne connaissent pas Smyrne supposent qu'une grande ville occupant l'emplacement du Nouveau Phalère prend soudain feu et que des troupes barrent les voies conduisant vers l'Acropole, le Vieux Phalère et le Pirée; ils auront une idée de la situation. Encore elle ne sera pas complète. Les quais de Smyrne ont été une excellente affaire; une de ces affaires qui rend la Turquie chère, à certains financiers; les droits sont restés considérables; mais la largeur des quais est beaucoup moindre qu'elle n'avait été fixée primitivement. J'ai reçu ce renseignement en 1909 de la bouche de Mr. Blanc alors consul général de France à Smyrne.

Plus de deux-cent mille personnes se trouvèrent ainsi parquées entre un mur de feu et la mer. Elles purent de la sorte être dépouillées, outragées et massacrées à loisir. De l'aveu de tous nos témoins, étrangers ou grecs, les mêmes scènes se reproduisaient dans toutes les rues conduisant au quai et plus librement encore, car les agresseurs n'étaient pas gênés par les projecteurs des navires.

Pendant au moins cette nuit tragique, ces projecteurs furent le seul secours accordé aux chrétiens indigènes par les autorités étrangères, absorbées par l'évacuation de leurs nationaux. Dans d'autres conditions, elles auraient fait, sans doute, plus, car elles étaient au courant du plan démoniaque, en voie d'exécution:

Mlle Thalia Baltzi de la famille si connue de Smyrne, nous a déclaré:

«La nuit de l'incendie je me suis rencontrée avec le colonel Italien Giordano, officier de liaison du consulat d'Italie à Smyrne, qui au moment de la panique devant l'incendie qui s'approchait, nous fit monter moi et 35 au-

tres personnes grecques et italiennes sur une camionnette et deux automobiles, Ford, et prit sur lui de nous faire passer la zone turque, qui s'était formée autour du quartier Karagatz dans le but de défendre aux populations de passer.

»A ma demande pourquoi les Turcs s'opposaient au passage dans les faubourgs des populations des quartiers en flammes, le colonel Giordano nous répondit ému: « C'est une mesure inventée par les Turcs pour arriver à leurs fins. Prétendant la loi martiale ils défendent aux populations de partir pour les avoir à leur merci. C'est vraiment tragique».

## VI.

A côté des quais et des rues, il y a les casernes et les prisons. On avait entassé dans les casernes outre les prisonniers militaires plusieurs milliers de femmes et d'enfants venus d'Aïdin et d'ailleurs. Les meurtres, les pillages, les viols étaient constants. La place me manque pour les relater en détail, mais ici encore les témoignages sont aussi concordants qu'écrasants et ils seront imprimés. La conduite des officiers turcs y apparaît comme particulièrement odieuse. Les exécutions dans les casernes commencèrent avant l'incendie; les victimes étaient jetées dans la mer voisine. C'est pourquoi, quand par exemple la Phrygie ancra devant Smyrne, ce paquebot fut bientôt entouré de cadavres flottants. Un peu plus loin flottaient les corps de plusieurs dizaines de personnes réfugiées sur une mahone à laquelle les Turcs avaient mis le feu. Ce crime particulièrement abominable est affirmé par plusieurs témoins dont des étrangers.

Cependant, les prisons rivalisent en horreur avec les casernes. Des listes de proscription avaient été dressées par l'organisation locale secrète et les arrestations commencent dès le samedi. Mais ces listes, sur lesquelles nous avons

recueilli de curieux renseignements, ne visent que les notables. Cela ne suffit pas. Nouredin pacha fait publier par les journaux l'ordre aux Turcs de dénoncer tout chrétien dont ils auraient eu à souffrir. Censément pour faciliter la découverte de ces derniers on arrêtait par centaines des Grecs et des Arméniens. Les Turcs étaient invités à visiter les prisons; tout individu qu'ils désignaient, leur était livré sans autre forme de procès. On devine les excès et les chantages que cette procédure sommaire engendra.

Elle sauva pourtant la vie à quelques personnes. Ainsi un de nos témoins, Evanghélos Maniatéas, fut tiré des griffes de geôliers par un charretier albanais nommé Halil, jadis à son service: celui-ci prétendit avoir été outragé par lui et revendiqua en sa qualité de musulman le droit de mettre son prétendu ennemi à mort; il lui attacha une corde au cou et le traîna jusqu'à la mer annonçant aux passants qu'il allait le sacrifier sur le rivage; mais une fois arrivés là, il lui fit gagner à la nage le bateau le plus proche.

Quand nos premiers témoins nous firent connaître ces actes d'un arbitraire et d'une sauvagerie inconcevables, j'eus peine, je l'avoue, à les croire. Mais leurs témoignages furent confirmés par d'autres et notamment par celui de M. M. sujet italien, personnalité des plus estimables, qui par suite d'une confusion avec un autre italien informateur au Commissariat grec, fut arrêté au moment où il allait s'embarquer sur le paquebot Junio.

Les arrestations étaient faites avec une telle légèreté et les Turcs étaient si soupçonneux, qu'il resta plusieurs semaines dans différentes prisons et dut être acquitté à deux reprises successives par les cours martiales avant d'être remis en liberté. Or Mr. M. nous a pleinement confirmé ce que M. Maniatéas et d'autres nous ont dit sur la vie dans les prisons. Il nous a aussi confirmé les renseignements d'autres témoins sur les cours martiales. Celles-

ci faisaient, on le sait, exécuter tous les jours des accusés nombreux. Mr. M. nous a fourni sur leur fonctionnement des détails édifiants. Ainsi il y avait un certain ture porteur de blessures à la baïonnette; on le présentait un jour comme victime d'un Grec du village d'Odémisch et le lendemain comme victime d'un Grec de Dermintzik. Il était invraisemblable que le témoin pût être aussi grièvement blessé le même jour dans deux localités aussi distantes; cela n'empêcha pas les deux accusés d'être pendus. Mr. M. vit aussi exécuter un Grec qu'il connaissait personnellement du nom de Papanikoli; il était accusé d'avoir participé aux incidents de 1919, alors qu'il résultait de son passeport visé par les autorités françaises qu'il n'avait quitté l'usine de Nantes, où il travaillait, qu'en 1920. Mais deux vieilles turques affirmaient l'avoir vu tuer un musulman, dont elles ignoraient le nom, au village des Saints-Anargyres.

A propos de ces témoins on peut rappeler qu'avant l'arrivée de Mr. Franklin-Bouillon à Smyrne, une simple accusation d'un musulman suffisait pour être condamné par les tribunaux militaires. On a exigé depuis, la citation de deux témoins, et les journaux de Smyrne ont mis pompeusement en lumière l'importance de la concession faite à un grand homme d'état, ami de la Turquie. Les témoins qu'a vus Mr. M. doivent au surplus continuer à déposer; d'après les renseignements reçus au début de cette semaine, on pendait encore durant le mois de décembre en moyenne 3-4 prisonniers par jour et il en restait quatre-cents qui attendaient leur tour.

## VII.

Et cependant, tout cela n'était pas encore assez. On avait beau massacrer, brûler, assassiner, fusiller, les chrétiens et plus particulièrement les Grecs continuaient à former l'immense majorité de la population de Smyrne. Il

fallait que cela cessât; plus généralement il fallait que l'Ionie perdît le caractère hellénique qu'elle avait depuis trois mille ans. C'est alors qu'on rendit le décret fatal. Dans un délai très court, tous les chrétiens devaient quitter le pays; tous sauf les hommes entre 18 et 45 ans qui, censés mobilisables, étaient incorporés dans les bataillons de travail.

On me rendra cette justice que jusqu'ici j'ai exposé et non commenté les faits. Mais devant une pareille mesure ni le chrétien ni le professeur de droit ne peuvent contenir un cri d'indignation. Comment peut-on concevoir qu'une société comme la nôtre, fondée sur la déclaration des droits de l'homme, sur le respect de la conscience nationale et les droits des minorités, qu'une société qui a essayé de réaliser le rêve de la Société des nations, admette une mesure devant laquelle Tamerlan lui-même aurait reculé?

Il est en effet sans exemple dans l'histoire qu'on ait pu extirper d'un pays qu'elles habitent depuis 30 siècles des centaines de mille âmes, dont le crime unique est de n'avoir pas renié la foi de leurs ancêtres. Je dis bien leur seul crime, car enfin si la Grèce s'est vu offrir en 1915 en entière souveraineté le vilayet d'Aidin par la France, l'Angleterre et la Russie; si en 1919 l'Angleterre, la France et les Etats-Unis lui confièrent l'administration de la province de Smyrne, en quoi est-ce les Smyrniotes qui doivent payer pour ces décisions? Et pourtant cette mesure d'extirpation, qu'en droit comme en morale, on ne saurait qualifier autrement que de monstrueuse, a passé si inaperçue que quelques jours plus tard les Turcs obtinrent de l'étendre à la Thrace Orientale.

En Asie Mineure la mesure prenait le caractère d'une sauvagerie inouïe, car elle fut accouplée à la retention de tous les hommes en âge de travailler. On jetait ainsi en Grèce toutes les bouches chrétiennes d'Asie et on gardait les bras. Ainsi on créait et on rendait insoluble à la fois le problème des réfugiés.

La façon dont sont traités les hommes retenus rend le problème insoluble à jamais. Il ne faut pas de faire d'illusions; les micrasiates ne sont pas destinés à rendre des services à l'armée turque mais bien à périr. Les bataillons de travail dans lesquels ils sont incorporés, ne sont pas une invention nouvelle. C'est la machine employée de 1915 à 1918 pour broyer tout le peuple arménien et la population grecque de l'intérieur. Des centaines de témoignages officiels, américains, anglais ou français, nous ont dès 1918 éclairés là-dessus. Les hommes incorporés sont condamnés à mort; mais il y a deux morts: la mort rouge et la mort blanche. On forme des convois et on les dirige vers l'intérieur. En route, sous les prétextes les plus divers on massacre tant qu'on peut; c'est la mort rouge. Ceux qui y échappent sont soumis à un tel régime de privations et de mauvais traitements, que rarement ils y survivent; c'est la mort blanche. Ce sont les preuves accumulées de ces atrocités, qui, comme on l'a écrit alors officiellement aux Turcs, ont amené les Alliés à prendre les décisions, qui constituent l'armature du Traité de Sèvres.

On peut évaluer à près 150.000 hommes les Grecs dirigés depuis la mi-septembre vers l'intérieur de l'Asie-Mineure. Tous ceux qui ont pu s'échapper, et ils sont rares, nous ont montré que le système des deux morts a fonctionné avec encore plus de rigueur que de 1915 à 1918. Les convois étaient constamment attaqués par les paysans que les troupes laissaient fusiller les déportés tout à leur aise. Parfois, trouvant peut-être cette procédure trop lente, la troupe rangeait une partie des déportés dans un ravin et les mitraillait. Jusqu'à l'arrivée à leur camp de destination les déportés n'étaient pas nourris, ils se nourrissaient de feuilles, de fruits sauvages, ils se disputaient les excréments des chevaux de leurs gardiens pour en extraire un peu d'avoine. Toutes les routes d'Asie Mineure sont encombrées de cadavres des morts et des tués.

Dans les camps de concentration la mort blanche fait à son tour son œuvre. Cinq témoins échappés d'un camp de Magnésie, nous ont dit qu'au début ils étaient mille; mais que la maladie a eu vite fait de les décimer; quand les froids arrivèrent, c'est-à-dire vers la Saint-Dimitri, on comptait 40 à 50 morts par jour.

L'Europe a les moyens de contrôler les dires de nos témoins. Dans un des convois se trouvait un français, dont l'abbé Soularini, prêtre catholique de Smyrne, donnera facilement le nom, car il le visitait tous les jours après sa libération. A son retour, ce français a déclaré à Mr. Emmanuel Farlekas, secrétaire de la métropole d'Ephèse, que son convoi, qui au départ se composait de 3500 hommes, n'en comptait plus que 1250 quand sa nationalité établie il put enfin s'en séparer.

D'autre part trois italiens, incorporés eux-aussi par erreur, sont rentrés il y a quelques semaines à Smyrne. Un témoin italien, originaire de Gênes, que le marasme des affaires vient de faire abandonner Smyrne, les a vus. Il a causé longuement avec l'un d'eux, italien pur sang, jardinier à Boudja. Voici comment, il y a exactement 23 jours, il nous résumait le récit que celui-ci lui fit de ses tribulations.

«Je fus, disait le jardinier italien, compris dans un convoi de trois mille hommes environ. En route, comme on se trouvait sur une descente, les troupes donnèrent l'ordre de s'arrêter, et ouvrirent le feu de leurs mitrailleuses. Près de mille hommes périrent à ce moment. Mais ils ne furent pas seuls à mourir, car sur la route on était constamment attaqué par les paysans. Aucune nourriture n'était fournie; aussi voyait-on s'engager des luttes terribles autour d'une écorce de melon, trouvée sur la route, ou d'une poire sauvage. Arrivés à destination, nous nous aperçûmes que de nouvelles tortures nous attendaient. Nous étions soumis, demi-nus, aux plus dures corvées;

notre nourriture était aussi mauvaise qu'insuffisante. Les meurtres étaient fréquents; au cours d'une corvée, je vis deux de mes compagnons jetés vivants dans un puits. L'état dans lequel les déportés étaient réduits, peut être dépeint d'un trait: un Grec de Boudja arrivé au camp trois semaines après nous, ne parvenait pas à reconnaître ses plus vieux amis, tant la misère les avait changés.»

Monseigneur Lagier, ce courageux prélat qui à côté de Monseigneur Dubois archevêque de Paris, mène en France le bon combat, a-t-il eu tort de parler le 13 Décembre dernier d'une détresse plus grande que celle de la captivité de Babylone.

Les mesures d'expulsion et de déportation ne se bornaient pas à Smyrne. Il est d'autant plus temps de nous occuper des autres régions de l'intérieur ou de la côte, qu'elles ont souffert — la chose est incroyable mais c'est ainsi — encore davantage.

Je ne puis cependant quitter la capitale de l'Ionie sans évoquer un souvenir personnel. Il y a douze ans, du haut de cette même tribune je faisais une conférence sur les vacances du jour de l'an que je venais de passer à Smyrne. J'y décrivais les fêtes de la Noël et du Premier Janvier; la joie dans la rue; la charmante hospitalité dans les maisons; la ville riche, heureuse, prospère et essentiellement chrétienne; enfin tout ce qui avait fait les Turcs appeler Smyrne à la fois «La perle de l'Orient» et «La ville infidèle» (Giaour Ismir).

Qu'est-il resté de tant prospérité et de bonheur? Je rencontre errants dans les rues d'Athènes beaucoup de ceux qui m'avaient offert une si magnifique hospitalité. Quel triste sort est aujourd'hui le leur! Je sais tel grand savant dont le nom est profondément estimé à l'étranger et qui se félicite d'être malade, car le jour où il sera rétabli, il devra quitter l'hôpital et il n'aura plus d'abri. Je sais bien d'autres misères qui se cachent avec dignité. Je

songe avec épouvante que, si lamentable que soit le sort des Smyrniotes réfugiés à Athènes, il est bien enviable en comparaison de ceux qui sont restés là-bas. Mais arrivons aux villes et aux villages des provinces.

### VIII.

Ici, je le confesse, mon embarras est extrême. Il m'a fallu près d'une heure pour résumer la centaine de dépositions que nous avons sur Smyrne; or, les témoignages sur les provinces sont plus nombreux et beaucoup plus difficiles à grouper.

Cependant certaines observations générales trouvent leur place: Partout les Turcs ont fait l'impossible pour empêcher les chrétiens de partir, partout leurs chefs ont prêté les serments les plus solennels que les chrétiens n'auraient rien à souffrir; or, partout les chrétiens ont été exterminés et partout l'extermination a été l'œuvre non des tchêtes, mais bien des autorités, civiles et militaires.

N'ont pu échapper à la mort que primo ceux qui, plus perspicaces, ont suivi l'armée grecque dans sa retraite, et secundo les populations côtières que les Américains ont pu sauver. Mais ce sauvetage, accompli au prix du plus grand devouement, n'a été que partiel. Dans certains endroits de la côte, tels Adramytti, Moschonissia etc., les bateaux ont manqué. Partout les hommes entre 18 et 45 ans, en théorie, entre 15 et 50 en fait, ont été enrôlés dans les bataillons de travail. Presque partout beaucoup de jeunes filles ont été gardées pour les harems. Enfin les Américains, ne pouvant à eux seuls faire face à tout, ne sont arrivés que plusieurs semaines après les Turcs et ceux-ci ont eu tout le temps nécessaire pour accomplir leur sinistre besogne.

Ce qui s'est passé par exemple à Vourlá pendant les 23 jours qui se sont écoulés entre l'arrivée des Turcs et

celle des Américains, suffirait à confirmer la théorie selon laquelle l'homme n'est qu'un singe sanguinaire et lubrique. Les crimes accomplis, les massacres, les viols, les incendies, les mutilations, confondent l'imagination. Ni l'âge, ni le sexe n'étaient respectés; tantôt on exécutait les gens en masse et tantôt les parents assistaient au meurtre ou au déshonneur de leurs enfants et réciproquement. Les suicides furent fréquents, souvent ils rappellent ceux des femmes Souliotes. Ainsi, les deux filles et les trois nièces de Michaïlidis, un des plus riches Vourliotes, se précipitèrent dans un puits.

J'aurais voulu vous lire tout au moins une des vingt dépositions circonstanciées - tous les noms et toutes les dates y sont - que nous avons recueillies sur les atrocités à Vourla et dans la presqu'île de l'Erythrée. J'aurais voulu vous lire encore la déposition de Mr. Grégoire Argyropoulos sur Aïvaly et telle autre sur Tchesmé. Mais le temps me manque et il faut que je vous donne un bref résumé d'autres dépositions concernant les localités de l'intérieur, où les Américains n'ont pu parvenir et où la population a été exterminée.

Je prends le mot extermination dans son sens littéral.

A Balia la population a été massacrée en masse: entre autres, 650 personnes conduites sur le bord de fosses nouvellement creusées y ont été jetées mortes. Comme les mines de Balia appartiennent à une société étrangère, il est facile de contrôler l'exactitude de cette affirmation.

Pour Axari, un témoin sujet anglais nous a exposé comment le mufti Saki bey et le maire Selman bey ont par des discours publics et des serments sur le Coran empêché la plupart des chrétiens de prendre les derniers trains. Comment ensuite les troupes sous les ordres de Koutchouk Mustafa Kémal sont entrées; comment, après les pillages et les viols d'usage, les hommes adultes furent dirigés vers Magnésie - toujours Magnésie - où d'ailleurs

très peu parvinrent car la moitié fut massacrée entre Axari et Karagazli et la majorité des survivants un peu plus loin sur les bords de l'Hermus. Les femmes et les enfants furent voués à une mort plus rapide. Après les avoir enfermés dans une mosquée on les conduisit dans le grand ravin qui est derrière l'olivette de Mavromati; sur les éminences qui dominaient cette crevasse on posa des mitrailleuses et toute la population musulmane vint comme à une fête à cette exécution en masse; plusieurs assistants la racontèrent à notre témoin anglais.

Un autre témoin également anglais, propriétaire près de Pergame, assista à des drames analogues; il évalue à 6.000 les chrétiens massacrés à Pergame et à 2000 ceux exterminés au village de Tsandarli. Tous ces exemples concernent des localités pour lesquelles nous avons des témoins étrangers. Ce sont celles où les Turcs avaient intérêt à se montrer le plus circonspects. On jugera par eux ce qui s'est passé ailleurs.

## IX

Cette conférence si longue est pourtant bien incomplète. J'ai laissé de côté bien des régions et beaucoup de victimes. Je n'ai faute de temps parlé ni des Israélites qui ont été cruellement éprouvés, ni des Européens dont beaucoup ont souffert dans leurs biens, dans leur vie, dans leur honneur, et dont les institutions voir même les autorités sont depuis l'incendie soumises aux plus humiliantes avanies. Mais véritablement si désireux que je sois de ne pas vous retenir plus longtemps, je ne puis ne pas dire un mot du supplice des Circassiens établis entre Smyrne et Brousse.

Ceux-ci, eurent le malheur de déplaire aux Kémalistes qui dès 1919 commencèrent à les massacrer, à brûler leurs villages, à deshonorer leurs femmes et même à tuer leurs

bébés en écrasant leurs têtes contre les murs. J' emprunte ces détails au mémoire soumis récemment par les Circassiens à la Société des Nations. «L' occupation Hellénique, dit ce mémoire, mit provisoirement fin à ces horreurs.» Hélas ce fut bien provisoirement. Quand l' armée grecque alla de Smyrne à la mer de Marmara, aussi rapidement que Kémal devait venir deux ans plus tard de Kara-Hissar à Smyrne (dans l' aventure micrasiatique succès et revers sont foudroyants), en juillet 1920, dis-je, les Kémalistes avaient déjà massacré 15.000 Circassiens, il en restait 173.000 environ, dont 163.000 ennemis de Kémal. De ces derniers il ne survivrait peut-être pas le dixième. J' emprunte ces chiffres à la déposition de Mr. Saïd Soumad, jadis avocat à Bali-Kesser, président des Circassiens réfugiés ici. Ses dires sont confirmés par un Américain qui nous a déclaré: «Les Turcs épargnaient parfois un Arménien, jamais un Circassien».

### CONCLUSION

Dans un bref mais vibrant appel en faveur des réfugiés, le secrétaire général du Y. M. C. A. de Smyrne écrivait:

«Des fonctionnaires tures de haut rang ont affirmé de façon répétée qu'aucune population chrétienne ne serait autorisée à rester sur la côte. Avec une égale franchise ils déclarèrent également qu'ils ne pouvaient garantir la sécurité de nulle personne demeurée à l'intérieur. Nulle politique ne fut plus méthodiquement appliquée et étendue que celle qui consistait à résoudre le problème des minorités chrétiennes par l'élimination. Beaucoup auraient nié ceci dans le passé. Même les plus turcophiles sont forcés de l'admettre aujourd'hui».

On ne saurait mieux résumer la situation. Mais les plus turcophiles devront admettre aussi que même cette politique d'élimination aurait pu être réalisée avec moins de

sang, moins de crimes, moins d'horreurs et moins d'orgies.

Les événements dont, tant bien que mal, j'ai essayé de vous donner un fidèle résumé, ont été très imparfaitement connus à l'étranger. Malgré l'habileté avec laquelle la propagande turque a caché d'abord, atténué ensuite, embrouillé toujours la vérité, ils ont eu pourtant un écho considérable. Ils ont provoqué de l'autre côte de l'Atlantique, où le public fut mieux informé, une indignation qui n'a pas encore été calmée. Même dans la vieille Europe si troublée, si divisée, si fatiguée, ils ont ému bien des cœurs. On s'est demandé si avant, pendant et après les événements on avait fait vraiment tout ce qu'on pouvait ou qu'on devait faire. Une personnalité éminente m'écrivait: «si les hordes de Kémal avaient eu une seule seconde la crainte que les navires étrangers, plus nombreux dans la baie de Smyrne que dans celle de Navarin, auraient dirigé sur elles autre chose que leurs projecteurs, la vie de milliers de chrétiens et l'honneur de milliers de chrétiennes n'auraient pas été perdus».

Un des hommes qui par son caractère et sa science honorent le plus la race britannique, l'honorable Pember Reeves, directeur de l'Ecole des Sciences Politiques et Economiques de Londres, s'est fait l'écho des sentiments qui agitent beaucoup de consciences. Il vient de publier sous le titre de «Christiani ad Leones», les Chrétiens aux lions, une brochure où il se montre sévère et pour ses compatriotes et pour d'autres. «Dans la région où furent jadis les sept Eglises d'Asie on rencontre, dit-il, encore des assassins et des victimes. Mais il n'est plus de bon Samaritain. Comment d'ailleurs ce Samaritain aurait-il pu panser des blessures, alors qu'en Asie Mineure les huiles (lisez les huiles minérales) sont accaparées par les financiers et Kémal pacha interdit l'usage du vin».

Désireux d'éviter tout ce qui touche à la politique je laisse à l'histoire de juger ce qu'on aurait dû et aurait

pu faire. Mais il est de mon devoir de dire qu'à défaut de bons Samaritains il y a encore de bons chrétiens. Presque tous nos témoins n'ont échappé à la mort que sur l'intervention d'un soldat, d'un prêtre, d'un philanthrope étranger. Les services rendus par les Américains aux populations micrasiatiques sont tellement considérables que vraiment les paroles manquent pour exprimer notre gratitude. Quand j'étais en 1919 aux Etats-Unis, des Américains me disaient que leur pays n'oublierait jamais l'enthousiasme avec lequel plus de 50,000 Grecs s'étaient volontairement enrôlés sous le drapeau sidéral et l'empressement avec lequel les autres émigrés grecs avaient souscrit à leurs emprunts nationaux. S'il y avait dette de reconnaissance, elle a été royalement acquittée et c'est à notre tour d'assurer les Américains que nous non plus, nous n'oublierons jamais ce qu'ils ont fait pour nous.

Notre reconnaissance se tournera aussi vers les Européens, italiens d'abord, français, anglais, suisses, hollandais, slaves, qui, militaires, prêtres ou civils, ont, pendant cette semaine tragique, souvent risqué et parfois perdu leur vie pour sauver celle de leurs frères micrasiates.

Les services rendus au prix de tels risques effacent largement certaines hésitations dues peut-être à l'ignorance des Turcs et certaines défaillances parfois infamantes, mais tout individuelles.

Aussi de cette tragédie micrasiatique, unique, je l'ai montré, dans l'histoire il se dégage à côté de tant d'horreur et d'épouvante un sentiment plus doux, le sentiment que la solidarité chrétienne n'est pas un vain mot et qu'à la fin la justice immanente finira bien par luire et pour les victimes et pour les bourreaux.

---

 **SISMANOGLIO**  
**MEGARÒ**



SISMANOGLIO  
MEGARÒ



SISMANOGLIO  
MEGARO



SISMANOGLIO  
MEGARÒ